

Jean Nicaïse

Souvenirs d'un Carolorégien

3

Le bonheur al roupett

Illustré de 28 photos

Découverte

Curieusement, nous avons connu la Floride et la Californie, l'Atlantique et le Pacifique avant la Côte d'Azur...

Nous avons fait connaissance avec la Méditerranée en 1951, lors d'un séjour aux Baléares organisé par l'Union des Anciens Etudiants de l'ULB. En 1961, à Pâques, deux ans après notre retour du Tennessee, nous avons décidé de parcourir la côte entre Cassis et Menton.

Toulon, Hyères, Le Lavandou, Saint-Tropez, Fréjus, Saint-Raphaël ont défilé au gré de notre petite Renault « Dauphine ». Elle nous déposa pour un arrêt de trois jours au lieu-dit *Le Trayas*, petit hameau de Saint-Raphaël. La gravure de couverture du *Guide Vert* de l'époque exposait ce site. Il nous semblait charmant, c'est pourquoi nous avons résolu de nous y arrêter. Ce hasard allait décider du sort de notre vie pour de nombreuses années.

L'arrivée depuis Saint-Raphaël est féérique. La route, une succession de virages, chemine entre le splendide massif de l'Estérel et la mer : les guides l'appellent *La Corniche d'Or*.

Quelques villas commençaient à gravir la colline où un promoteur audacieux, Georges Branché, avait créé un lotissement appelé *La Girelle*.



Vingt plus tard l'aspect de la colline avait bien changé :



Nous étions logés dans le modeste *Hôtel des Terrasses* d'où l'on pouvait admirer la mer.

On y mangeait bien, sans excès. Le calme du coin était jalousement gardé par les hôteliers qui fermaient le bar à 21 heures. Vu l'absence de tout autre lieu de même type, il ne restait qu'une solution : aller se coucher !

En 1963, l'idée m'est venue d'acheter un terrain en vue de la construction d'une villa. C'était un rêve un peu fou. Complètement fou, aux yeux de Renée. Je lui ai fait arpenter les allées de *La Girelle* sans lui confier que c'était dans un but bien précis. D'ailleurs elle ne m'aurait pas cru tant cette idée lui paraissait saugrenue. La promenade elle-même ne manquait pas de charme et nos jambes de quarante-deux ans affrontaient sans douleur les pentes abruptes du domaine. Le soleil exaltait les senteurs des pins.

Il était toutefois prudent de ne pas céder à une première impression. Nous avons donc parcouru le Cap d'Antibes, Villefranche et le Cap Ferrat. Nous avons poussé jusqu'à Menton. Mais toujours j'en revenais au charme du Trayas, à nul autre pareil.

L'intention de construire une villa m'était venue en Floride, en 1959. On y voyait de nombreuses voitures immatriculées dans le Nord et notamment à New York. Je m'étais rendu compte que, parfois, leurs occupants n'étaient arrivés là que pour un long week-end. Or la distance entre la ville de la Grosse Pomme et le *Sun Shine State*, comme se qualifiait la Floride jusque sur les plaques d'immatriculation, était diablement plus grande qu'entre Châtelet et Nice. De modestes retraités avaient fixé leur séjour à Miami, Key-West ou Sint Petersburg, sur le golfe du Mexique. Pourquoi un professeur, avec son petit traitement, ne pourrait-il envisager à la fois des vacances ensoleillées et la perspective d'un établissement définitif à l'heure de la retraite ? Mon oncle, lui aussi professeur, avait conçu, en son temps, un plan de vie similaire en construisant la villa *Hurle-vent*, sur la côte belge, à Saint-Idesbald.

Les temps changent, les distances raccourcissent. Aujourd'hui on passe ses vacances en Thaïlande ou en Patagonie...

L'un des fleurons du Trayas et particulièrement de *La Girelle* était la modicité relative du prix du terrain. En fait, il n'était pas plus cher qu'à la limite rurale de Châtelet, une ville guère attirante pour des vacances ensoleillées et où les terrains à construire ne manquaient pas.

Avant d'y retourner pour le travail, j'étais décidé à sauter le pas. Un terrain était encore libre au Boulevard de la Télévision. Il avait 1000 m² et le prix au mètre carré, était de 35 FF (350 FB à l'époque ou 8,75 €). Ce « boulevard » ne répondait pas à l'idée qu'on s'en fait chez nous ni à son sens premier : Large voie faisant le tour d'une ville (sur l'emplacement des anciens remparts) » selon le Robert. C'était une voie étroite, en forte pente et très calme. Beaucoup de rues sont des « boulevards » dans le Midi.

De retour à Châtelet, j'ai hypothéqué ma maison de la rue des Sablières pour un emprunt de 350.000 FB, remboursable en cinq ans. Nos revenus pourraient supporter des mensualités raisonnables.

Je n'avais aucune intention, ni les moyens de bâtir tout de suite une villa. Il n'y avait d'ailleurs aucune obligation de construire ; la seule astreinte était que la réduction de taxes sur l'achat devait être remboursée au fisc, si l'on n'avait pas construit dans les quatre ans. Cela ne représentait pas une forte dépense et la valeur du terrain, selon toutes vraisemblances devrait augmenter d'ici là. Je ne m'imaginai même pas dans quelles proportions : trente-quatre ans plus tard, il vaudrait trente-quatre fois plus ! Je venais de faire, sans le vouloir, le plus beau « placement » de ma vie. Mais ce n'était rien à côté du bonheur simple que nous allions connaître en ce coin de paradis.

Le titre du présent récit, *Al koupett* doit être pris à double sens. « Al koupett » (orthographe fantaisiste non fixée, parfois « à l'coupette » ou « à l'copette ») signifie en wallon « au sommet ». Nous allions baptiser la villa de ce terme (en lui donnant un aspect oriental déconcertant), parce qu'elle serait construite au sommet d'un terrain lui-même très élevé : 135 mètres au-dessus du niveau de la mer, bien qu'à seulement 400 m à vol d'oiseau de celle-ci. *Le Bonheur al koupett* » signifie à la fois le bonheur en notre villa et le bonheur au « top », pour employer un anglicisme à la mode.

À l'automne 1964, déjà, M. Jacquinot, l'architecte du coin qui flairait un client potentiel, nous avait rappelé que nous serions pénalisés si nous ne construisions pas avant 1967. Comme dit plus haut, cela ne me tracassait guère et nous avions largement le temps d'y penser.

Mais, après tout, pourquoi ne pas consacrer une partie de mes loisirs au traçage d'un projet ? C'est déjà comme cela que s'était réalisée la construction de notre maison de Châtelet en 1953. Pour expliquer à un architecte ce que l'on veut, rien de tel que de lui montrer un croquis à l'échelle qu'il mettra en forme, sans changer l'ensemble du projet. L'habitude de M. Jacquinot était de situer la cuisine à l'arrière de la villa sans vue sur l'extraordinaire panorama. Or la ménagère y passe une grande partie de son temps...

Je me suis mis à une première concrétisation de mon rêve, en ayant soin de placer toutes les pièces en façade : séjour, cuisine, salle de bain (ensoleillée dès le matin) et chambre principale.

Construction

En 1966, l'architecte nous relança. Mes parents étant morts, hélas, beaucoup trop tôt, ma sœur Jacqueline et moi avons hérité, en 1955, d'un immeuble de trois appartements. Il avait

été construit à l'emplacement de la maison familiale de Marcinelle-Villette détruite par un bombardement en 1944. J'ai décidé de vendre celui qui m'appartenait pour financer la construction de la villa. Ma sœur m'a racheté la moitié de celui qui était en indivision. Et les travaux ont pu commencer.

C'était un nouveau pari risqué. Pour notre maison de Châtelet, je pouvais me rendre chaque jour sur le chantier pour en contrôler l'avancement, relever une erreur et proposer éventuellement un changement mineur. Nous avons fait appel à un architecte et à un entrepreneur parmi d'autres, nous avons sélectionné les carrelages, les portes, la salle de bain en visitant les entreprises de la région. Au Trayas, nous devons nous fier entièrement à l'architecte du coin pour tout, avec la perspective d'un déplacement seulement à l'occasion des vacances.

M. Jacquinot, nous a fourni les plans assez rapidement avec un devis dont nous espérions qu'il ne serait pas trop dépassé. J'ai néanmoins prévu 10 % de plus que le prix fixé et, dans un premier temps, seuls le séjour, la cuisine et la salle de bains ont été construits par prudence. Les chambres pourraient venir plus tard. En attendant, un divan dans le séjour nous accueillerait pour la nuit.

L'architecte a choisi un artisan maçon qui a commencé les travaux en janvier 1966, mais les a abandonnés après la construction du premier niveau.

M. Jacquinot qui, en réalité, avait aussi coiffé la casquette d'entrepreneur, trouva un autre maçon et tous les corps de métier nécessaires pour que les travaux reprennent dans des délais raisonnables. À la Noël 1966, nos amis Rénette et Paul Chainaye, nous avaient gentiment prêté leur appartement situé en front de mer, à Saint-Raphaël.

À peine arrivés, nous nous sommes précipités au Trayas pour constater l'avancement des travaux. La lenteur proverbiale des gens du Midi et un premier arrêt des travaux nous faisaient craindre le pire, malgré le courrier rassurant de M. Jacquinot. Inquiétude non fondée : nous avons pu nous réjouir en constatant que le gros œuvre était terminé et châssis et volets en attente de la peinture.

Travaux intérieurs, carrelage, peinture extérieure allaient suivre régulièrement, si bien qu'aux vacances de Pâques, nous étions invités à venir faire la « réception » des travaux.

Vacances laborieuses

Aux grandes vacances, nous nous sommes empressés de retrouver notre nouvelle villa. Vacances très actives parce que nous nous sommes mis à peindre plafonds et murs qui n'étaient pas prévus dans le devis.

Notre chatte Mistigri prenait ses premières vacances. Elle apprécia immédiatement le paysage :



Les jardinières encore vides n'allaient pas tarder à se remplir. Il suffirait d'aller gratter la terre çà là et l'y transporter. Enfin, « il suffirait » n'est pas le terme à employer. Seul, j'y aurais mis des semaines.

Sur ce terrain en pente raide, la brouette n'était d'aucun secours. Mon beau-frère Fernand Bernard m'a donné un fameux coup de main pour porter une sorte de civière bricolée.



Le sourire se mêlait à la sueur...

Ma sœur Jacqueline et sa famille nous avaient en effet rejoints à la fin de notre séjour. La villa n'avait toujours pas de chambre. En attendant de leur céder notre niveau après notre départ, nous les avons logés assez mal au premier, avant même que j'y aménage trois pièces en petit appartement comme décrit page suivante.

En 1967, nous avons hérité du bel immeuble qu'habitait ma grand-mère, décédée à 102

ans. Nous l'avons vendu sans tarder. Je me suis très bien entendu avec ma sœur Jacqueline pour le partage des objets qui nous intéressaient. À part quelques guéridons, tous les meubles, lustres et tapis furent déposés en salle des ventes ou donnés à Emmaüs. Pratiquement, les seules choses intéressantes à répartir étaient les nombreux tableaux qu'avait rassemblés mon grand-père. J'ai acquis un pastel représentant Charleroi vu d'une colline champêtre au coucher du soleil qui est reproduit sur la couverture du volume 1 de mon autobiographie. J'ai aussi une huile et une gouache du même artiste, William Delsaux, un peintre méconnu du début du XX^e siècle dont les œuvres me plaisaient.

Nous pouvions désormais ajouter les chambres qui avaient été laissées en suspens et construire un garage prévu pour deux voitures. La deuxième place serait occupée par un dériveur. J'avais goûté au sport de voile à seize ans, lors de mon premier séjour linguistique en Hollande. Depuis, je rêvais d'en faire un jour. L'occasion se présenta seulement à l'aube de la quarantaine. En 1963, des stages de voile furent organisés au lac de Bambois, à quelques kilomètres de Châtelet. Je m'y suis inscrit immédiatement. J'y ai passé un brevet élémentaire avant de faire deux stages à Nieuport. Au cours du second, j'ai obtenu le brevet de moniteur.

Dès Noël 1967, nous avons passé toutes les vacances scolaires au Trayas. Vacances toujours très occupées. Il y avait tous les aménagements successifs à l'intérieur, mais il fallait aussi transformer le maquis entourant la villa en jardin d'agrément. Ces entreprises se sont amplifiées lors de notre installation définitive, en 1982 et a duré jusqu'à mes septante ans, en 1991 !

De la rue au niveau de la villa, il fallait gravir 49 marches et quelques pentes pour hisser les bagages, j'utilisais un système ancestral, appelé « gorja » en wallon. Un collègue professeur de menuiserie me l'avait fabriqué.



Au premier niveau, j'ai transformé, les pièces vides en un petit appartement où recevoir les visiteurs de l'été. Je le louerais aussi pendant les autres périodes. J'ai d'abord fait carreler et installer une salle de bain, puis, dans la cuisine par des hommes de métier, un évier et un réchaud au propane. J'ai établi moi-même la table de travail, des armoires basses et j'ai suspendu des armoires hautes. Comme la cuisine était de belles dimensions, j'ai accroché au mur deux lits rabattables comme on en voit dans les wagons-lits. De jour, ils laissaient place à une table et quatre chaises pliantes. Un collègue, professeur de mécanique, m'avait fabriqué en Belgique les lourds sommiers et leur mécanisme. Je les avais amenés sur la galerie de ma voiture ! Ce ne fut pas un mince travail : il fallait percer le mur de béton à huit endroits pour boulonner les couchettes en toute sécurité. Il restait une troisième pièce qui serait la chambre à coucher. Je l'ai lambrissée jusqu'à un mètre, non seulement pour cacher les imperfections du mur, mais aussi pour lui donner un aspect plus esthétique. Puis, avec Renée, nous avons peint murs et plafonds.

Toutes les pièces donnaient sur une grande terrasse couverte par la terrasse supérieure. À la bonne saison, c'est là que nos hôtes prenaient leurs repas.

Installation permanente

En 1982, nous avons déménagé et vendu notre maison de Châtelet.

J'avais toujours pensé que tôt ou tard, je ferais construire un funiculaire. C'est ce qui fut réalisé pour la date de notre déménagement.

Ce n'était pas une entreprise courante. Nous avons mis une annonce dans *Nice-Matin* et sélectionné une firme d'ascenseurs qui avait déjà construit ce type de machinerie. Sur deux rails solides, un plateau était hissé par un treuil. Un système de frein de sécurité empêchait le chariot de dévaler la pente en cas de rupture du câble ou panne de courant.

La firme installatrice se contentait de fixer le matériel sur un terrain préparé par un maçon. Tout cela se réalisa aussi en notre absence. Nous n'avons pas été déçus du résultat Il y avait deux pentes différentes sur le terrain. On aperçoit sur la photo les roues qui emprunteront les rails extérieurs de la pente la plus forte pour maintenir le plateau à l'horizontale.



Le funiculaire devint une des attractions du Trayas et, bien sûr, pour nos visiteurs.

J'ai dû construire un abri pour la machinerie du funiculaire. Sur la photo suivante, on aperçoit le puissant treuil, à droite. Il était radio-commandé. Un récepteur se trouvait dans

l'abri. On pouvait faire démarrer le plateau et l'arrêter n'importe où par télécommande, notamment pile sur quatre paliers en terrasse. Ils donnaient accès à des sentiers qui me permirent dès lors d'utiliser une brouette..



Travaux lourds

Les paliers du bas et du haut étaient l'œuvre du maçon ; j'en ai construit deux intermédiaires. Les sentiers en pente douce je les ai tracés et bordés de murets de pierre d'une quarantaine de centimètres pour retenir le sol en amont. À certains endroits, pour rattraper la pente, j'ai dû construire des escaliers.



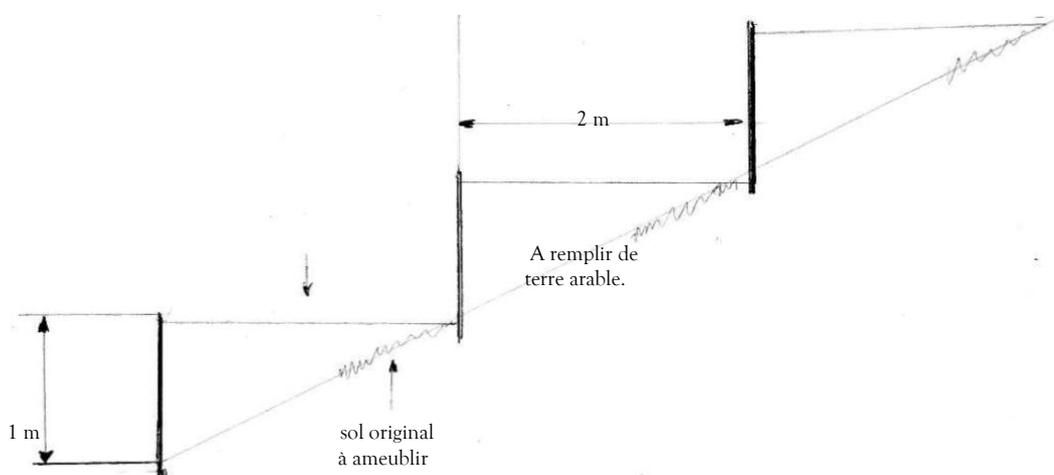
Les pierres, je les trouvais sur place, dans les terrains non encore construits ou en phase de fondation et dans la forêt proche. Nous les chargions alors dans le coffre de la voiture.

Pour le gravier, je le récupérais en tamisant la terre enlevée pour préparer les fondations. Elle trouverait son emploi dans les plantations.

Potager

Pour installer un potager, il fallait construire des « restanques ». C'est un vocable régional attribué à des terrasses qui peuvent être cultivées dans les terrains en fortes pentes. On en voit beaucoup en Provence, plantées d'oliviers.

Les murs destinés à retenir le sol des terrasses, je les ai fait construire, au noir, par des ouvriers arabes payés à l'heure. Ils travaillaient en silence sans lever la tête. Il fallait être souvent présent pour éviter des erreurs, notamment pour la construction de l'escalier qui permettrait d'accéder aux trois niveaux du potager.



Je trouverais la terre retenue par les murs, de la façon décrite un peu plus loin.

La première année, mon inexpérience de producteur de légumes m'a engagé à cultiver trop d'espèces. J'ai même semé des endives. Le premier hiver, j'en ai utilisé les racines que l'on enterre dans un sol meuble mêlé de tourbe pour en obtenir des chicons. Peu à peu, les racines refont une nouvelle pousse. Plus tard, je me suis limité à l'essentiel. En toutes saisons, des radis ; en hiver, nous avons des laitues, de la mâche, des poireaux et des carottes. En été, les laitues montaient trop vite ; nous nous contentions de haricots verts semés progressivement et de tomates repiquées en avril. Mais quelle récolte ! Commencée en juin, pour les haricots et en juillet pour les tomates, elle continuait jusqu'en octobre pour les premiers et en novembre pour les secondes. Au cœur de la saison, nous mangions des haricots cueillis une heure avant le repas, un jour sur deux, et des tomates presque quotidiennement. Nous en distribuions aux voisins. L'année où les plants ont donné les plus beaux fruits fut celle où je les avais arrosés avec le liquide puisé dans la fosse septique !

La photo suivante montre un échantillon assez phénoménal présenté par notre amie Piluca. La photo ne flatte pas la jolie épouse de David. Je dois avouer que j'ai surtout visé le monstre agronomique. Je reparlerai plus loin de ces merveilleux amis.

La saveur de ces fruits était aussi différent que la taille en comparaison des tomates insipides calibrées du commerce.



Un coin de paradis.

Selon les saisons, la villa se gorge de soleil, se bat contre le vent d'est ou le violent mistral. Elle fait le gros dos quand se déchaînent d'effroyables orages qu'attire la rhyolithe, cette roche volcanique, amante de la foudre.

La mer, jamais monotone, grise sous l'orage, vire au bleu profond quand souffle le mistral, se pare de reflets argentés sous la pleine lune et confirme ainsi l'observation de Paul Valéry. A la bonne saison, de légers voiliers en régates déploient leurs ailes, blanches colombes, pour disputer le passage d'une bouée.

Au cœur de l'hiver, quand le mistral s'est déchaîné, l'aurore, après avoir ensanglanté le ciel et les flots, dessine à l'horizon la silhouette du relief de la Corse pourtant distante de quelque 10 milles marins. La vue est fugace et le photographe doit choisir le bon moment pour saisir ce spectacle extraordinaire, car lorsque le soleil pointe derrière l'île, il l'efface impitoyablement.

Le printemps commence en février, quand les mimosas flamboient et que les amandiers se couvrent d'un nuage de fleurs. La brise du large atténue la brûlure estivale. L'automne prolonge l'été jusqu'aux derniers jours d'octobre à la tendre lumière. L'hiver tarde. Il refuse de s'affirmer. Hormis deux ou trois nuits tous les dix ans, écarté par la tiédeur des flots tout proches, le gel s'abstient de mordre. Il se contente de saupoudrer d'un peu de givre le fin feuillage des bruyères arbustives, préfigurant leur floraison de mars au discret parfum vanillé.

C'est aux yeux de beaucoup de résidents de ce site sauvage, un coin de paradis...

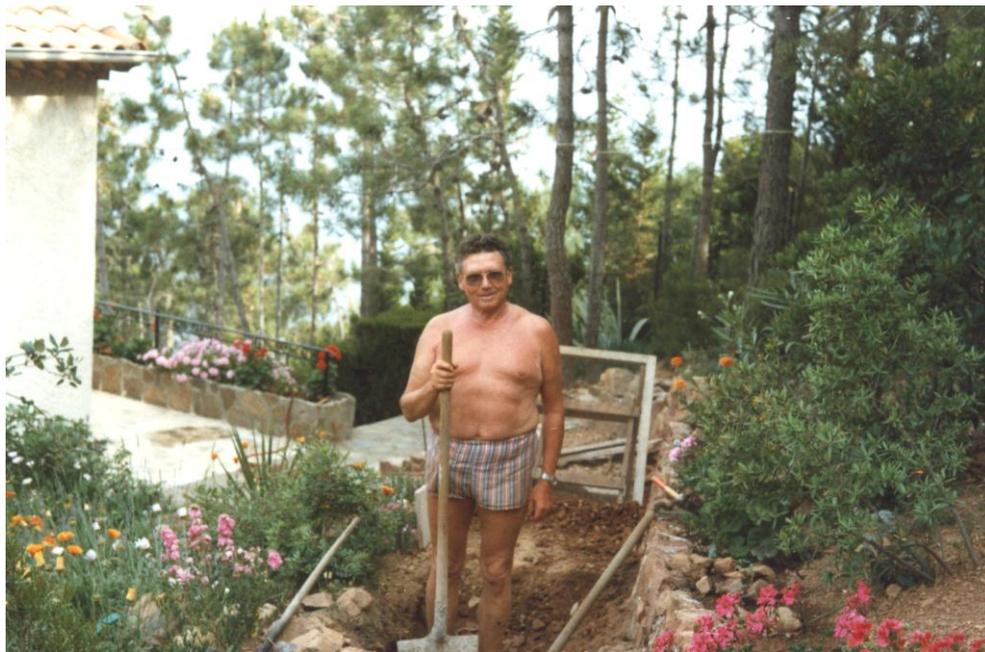
La piscine.

Jusqu'en 1985, nous allions nous baigner quotidiennement sur la plage de *La Figueirette*, toute proche. Enfin, proche en descendant : pour remonter à l'Koupett par les chemins de *La Girelle* en pente raide, c'était une autre paire de manches. Aussi prenions-nous toujours la voiture.

Pourquoi ne pas faire construire une piscine ? Beaucoup de villas en avaient déjà. Le montant de la vente de la maison de Châtelet dormait dans une banque de Luxembourg où de nombreux Belges planquaient leur fric. Le rapport était médiocre, bien qu'échappant au fisc. Au fisc français, en ce qui nous concerne, puisque nous étions domiciliés en France. Je ne volais donc pas l'État belge qui m'avait toujours rétribué et continuait à le faire.

J'ai puisé dans une partie de mon capital pour me lancer dans la nouvelle aventure.

À l'endroit prévu pour le bassin, j'ai gratté soigneusement la couche superficielle, composée d'un peu d'humus et de cailloux. Une fois tamisée, la terre meuble terminerait le remplissage des restanques et le gravier couvrirait les sentiers. J'en avais tracé un, menant de la terrasse aux restanques. Toujours selon le même principe : séparer terre et gravier avec un tamis de ma fabrication, visible derrière moi sur la photo-souvenir de ce travail.



La jardinière que l'on aperçoit sera enlevée puisque le niveau de la piscine sera celui de la terrasse qu'elle bordait. Quant à la rambarde, je l'utiliserai ailleurs.

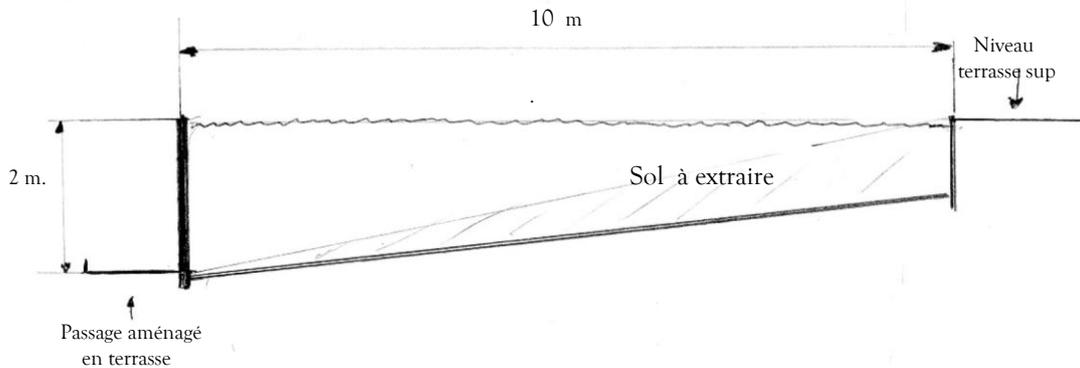
J'ai envoyé une demande de permis de construire. Un de nos voisins, Georges H. était adjoint au maire de Saint-Raphaël. Nous nous tutoyions. Je n'avais pas un instant pensé à solliciter son appui.

La réponse tardait à venir. Un jour que je discutais avec l'entrepreneur sur le pas de la porte, Georges nous aborde :

- Alors, qu'attendez-vous pour commencer les travaux ?
- Nous attendons l'annonce officielle que le permis est accordé.

- Ne vous en faites pas, ça traîne ces choses-là. Commencez !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les ouvriers entreprennent les fondations. Grâce à la pente, il n'y avait que peu de matière à enlever. On pouvait la répandre sur le sol de la propriété. Le mur de béton armé de deux mètres sera recouvert d'un parement de pierre suffisamment esthétique. J'y ferai grimper une vigne très prolifique.



La roche était friable, mais nous avons dû supporter le fracas du marteau piqueur pendant trois jours. Le quatrième les gendarmes s'amènent.

- Vous n'avez pas affiché le permis de construire !

- Nous l'attendons. Monsieur l'Adjoint nous a dit de commencer. D'ailleurs, il n'y a rien de construit. On a déplacé de la terre.

- Il faut un permis affiché !

J'étais dans mes petits souliers. La vue directe sur un grand trou remplaçait une jolie verdure naturelle. Georges était à Paris. Il m'avait heureusement donné un numéro de téléphone. Je l'appelle. Il me promet d'entrer immédiatement en contact avec la gendarmerie. Les pandores n'ont plus reparu.

La construction s'est poursuivie sans trop de hâte. Tous les matériaux étaient montés par le funiculaire. La poussière envahissait la maison, provoquant le grand désarroi de ma méticuleuse épouse, toujours impatiente de voir les choses terminées avant d'avoir commencé.



Le chantier était dans l'état montré sur la photo, quand le courrier recommandé de la Mairie arrive. Je l'ouvre à la hâte et je découvre que le permis est... refusé ! Je me précipite chez Georges.

- Refusé, refusé ! Le permis n'est pas accordé !

- Mais je savais qu'il ne serait pas accordé. Ne t'en fais donc pas !

Je m'en suis fait jusqu'à la fin de la construction ! Une fois terminée, j'étais à peu près sûr qu'on ne la ferait pas démolir. Mais le risque était grand de recevoir un ordre d'arrêter les travaux dans la situation qui désespérait Renée. Georges me dit alors que l'intervention des gendarmes était due à la dénonciation d'un entrepreneur local jaloux de n'avoir pas obtenu le travail, mais qu'il avait tout arrangé.

Si je donne tous les détails de cette affaire, c'est pour montrer qu'en France, les règlements innombrables et des lois votées chaque semaine sont rarement appliqués et que les « élus » ne croient pas devoir s'y conformer. Ils affichent ainsi leur pouvoir occulte, font plaisir à des amis, ou de se créent une clientèle électorale. Tant mieux pour ma piscine !



Les visiteurs

En juillet et en août, nous avons eu le plaisir de nombreuses visites. Nous avons surtout accueilli la famille. Parmi les plus précoces et surtout les plus fidèles, le couple de neveu et nièce de Renée, Claude et Maïté et leur progéniture. Que de bonnes journées prolongées jusqu'à la nuit tiède, combien de rires ont retenti jusque chez les voisins les plus proches !



Les lauriers-roses que l'on voit si généreux de fleurs parfumées de juillet à septembre, sont issus de trois boutures que j'avais faites dès notre premier séjour. Ils ont à leur tour fourni les rameaux à bouturer qui créeraient des buissons plantés dans d'autres coins du jardin.

Les tous premiers visiteurs, Jacqueline et Fernand l'ont été alors que la villa était encore en achèvement, comme nous l'avons vu. Ici, mon beau-frère a pu admirer comment étaient fleuries les jardinières qu'il a contribué à remplir de terre. Nous les recevions encore plus tard mais moins que les précédents. Ils préféraient des vacances plus festives et plus variées au Club Méditerranée. La photo a été prise par Renée, pendant le petit-déjeuner. L'ombre du parasol rend peu visible les traits de Michel. Christine était-elle déjà mariée ?



Le volet reste fermé pour garder la fraîcheur à l'intérieur. Plus tard, un store permettra de le lever.

Pendant les trente étés que nous avons passés au Trayas, la température n'a été excessive qu'une dizaine de jours à cause du siroco.

Les géraniums roses ou rouges garnissant les jardinières, sont issus de quelques boutures cueillies sur ceux que Bonne-Maman soignait avec amour.

Je deviens soudeur

Assez familier avec le travail de bois, les assemblages, etc., le travail du fer me rebutait un peu, mais je m'y suis lancé. À l'Athénée de Marchienne, comme préfet, j'allais dans les ateliers de la section technique contrôler le travail des professeurs et donc profiter un peu de leur enseignement. Je m'étais exercé avec l'un d'eux à la soudure à l'arc. La machine établit un arc électrique suffisamment chaud pour permettre la fonte des morceaux d'acier et leur soudure. Le travail est très délicat et demande de l'expérience et de l'entraînement. L'outil qui doit provoquer l'apparition de l'arc est malaisé à manier ; il se termine par une fine tige de soudure spéciale. Il faut trouver la bonne distance entre cette tige pour provoquer l'arc ; trop près, l'outil colle, trop loin, l'arc ne se produit plus. Or, au fur et à mesure du travail la tige de soudure se raccourcit en fondant. Il faut la rapprocher insensiblement. C'est là que la dextérité de l'amateur est loin de celle du professionnel. J'ai néanmoins acheté l'appareil.

Si l'on veut bien se rappeler la construction de la piscine, page 14, on verra que j'avais aménagé un passage au bas du mur inférieur. Ce passage en terrasse était d'une bonne cinquantaine de centimètres en surplomb par rapport au terrain naturel. Il présentait donc un danger de chute notamment pour des enfants. J'y ai installé la rambarde en fer forgé que j'avais enlevée avec la jardinière au moment de la construction du bassin. Mais, comme on peut le voir sur la photo page 13, la rambarde à ma disposition était fixée sur la partie supérieure de la jardinière, donc elle n'était haute que 50 cm. Il fallait commencer par

souder des rallonges de 40 centimètres et lui donner la hauteur suffisante pour l'ancrer directement sur le sol, puis rassembler deux pièces à angle droit pour bien fermer l'espace et y joindre un portillon trouvé aux bonnes dimensions dans un centre de bricolage. Ainsi l'accès au niveau supérieur et à la piscine serait fermé aux locataires et surtout à leurs enfants.



Arrosage

À notre arrivée, nous avons trouvé trois jeunes chênes lièges et une trentaine de pins maritimes où chantaient les cigales du 15 juillet au 15 août. Poussaient aussi des plantes autochtones, caractéristiques du maquis qui ne demandaient pas d'arrosage : arbousiers, alaternes, bruyères arbustives, cistes, pistachiers, lauriers tin, etc. Nous en avons laissé un maximum, contournant même les pins ou beaux buissons avec les sentiers.

Mais le potager, les lauriers-roses, un bel hortensia, deux magnifiques bougainvillées, une bignone, deux rocailles fleuries, les jardinières, deux pêchers et un abricotier plantés peu à peu, et que sais-je encore, exigeaient l'été un arrosage quotidien qui prenait près d'une heure au coucher du soleil.

Je me suis donc engagé dans l'installation d'un circuit d'eau et huit robinets répartis dans tout le terrain. Nul n'est besoin d'apprendre la plomberie. D'abord creuser à la pioche des tranchées peu profondes. Y enterrer des tuyaux mi-souples en matière plastique noire livrés en rouleaux, les joindre par d'ingénieux raccords de cuivre aux dérivations et à huit robinets fixés aux murs ou sur des piliers à construire pour l'occasion. J'ai créé deux réseaux indépendants, l'un pour le bas, l'autre pour le haut. Il fallait les ouvrir à tour de rôle pour garder suffisamment de pression.

De ces réseaux principaux partaient plusieurs dérivations secondaires qui alimentaient soit un arrosage goutte à goutte, soit des arroseurs à pluie fine. Le goutte à goutte alimentait chaque pied de tomate et les jardinières, les arroseurs les rocailles. Tous ses arrosages étaient réglés par minuterie pour fonctionner de nuit. De jour, en plein soleil méditerranéen, l'eau s'évapore sans atteindre les racines.

Au circuit était aussi raccordée une vieille pompe en fonte dénichée dans une brocante à Fréjus. Elle faisait office de douche avant de plonger dans la piscine :



À la sueur de mon front

Dès le mois de septembre, après les visites bienvenues de l'été, nous reprenons le travail de construction et d'entretien. J'en ai fait des métiers ! En même temps que celui de maçon : horticulteur, menuisier, peintre en bâtiment, plombier, soudeur à l'arc, électricien, installateur de cuisine, d'alarme. J'ai l'air de manquer de modestie en vantant toutes mes entreprises. Or, si l'on sait se servir sans trop de maladresse de ses dix doigts, y ajouter un peu ou beaucoup d'huile de bras, chacun peut réussir ce que j'ai réalisé ; à quatre conditions : disposer du temps, privilège du retraité ; observer attentivement les professionnels ; lire les nombreux ouvrages de bricolage et, surtout, acheter un outillage performant qui sera vite amorti puisqu'on ne doit plus faire appel qu'occasionnellement à des hommes de métier. De plus, les magasins de bricolage rendent les travaux de plus en plus accessibles à chacun. Après tout le matériel du maçon (sauf une bétonneuse !), j'ai acheté une foreuse, une raboteuse-dégauchisseuse, une scie circulaire, une tronçonneuse, un taille-haie électrique, une broyeuse pour transformer les broussailles en compost, différents fers à souder, sans compter tout le petit matériel du bricoleur ordinaire. Seule la raboteuse-dégauchisseuse a peu servi, puisque l'on trouve maintenant à profusion dans les brico-

centers du bois raboté sous toutes ses formes et des planches en aggloméré ou en contreplaqué que l'on vous coupe à la dimension demandée.

L'un de mes travaux les plus pénibles fut le creusement d'un fossé à remplir de pierraille pour établir un drain où pourrait se répandre, sur une dizaine de mètres, l'effluent de la fosse septique, une eau claire mais chargée d'azote, excellent arrosage fertilisant. Ce drain avait été bâclé lors de la construction de la villa et l'effluent avait fini par réapparaître à la surface au lieu de s'infiltrer dans le sol.

Le problème était de retenir les terres rejetées plus haut, en attendant la pose du drain. On le voit maladroitement résolu par diverses planches.



Aucune de ces tâches ne me pesait. Elles faisaient partie de mon bonheur. L'hiver au climat clément, il m'arrivait de travailler avec Renée comme charmant manœuvre jusqu'à la nuit tombante. Comme parfois il restait quelque chose à achever, un peu de mortier frais à utiliser, il nous est arrivé de terminer à la lumière artificielle amenée sur le chantier avec force rallonges. La longueur des ombres de la photo suivante montre que la journée est déjà fort avancée. On y voit Renée se préparant à installer la brouette sur le funiculaire.



Le désastre

En août 1987, la famille de Maité et Claude était encore en vacances chez nous. Le matin, nous avons tous fait une promenade dans l'Estérel auquel on accède en cinq minutes de la villa. Un fort mistral s'est levé. J'ai décidé qu'il valait mieux rentrer prématurément. Renée qui ne connaît pas le principe de précaution s'en étonna ; mais je savais qu'une simple flamme, même un mégot de cigarette mal éteint peuvent mettre le feu à des broussailles ultra sèches suite à un été très chaud épargné par la pluie. Le terrible vent active l'incendie et le fait s'avancer à une vitesse d'enfer.

De toutes manières, on prendrait l'apéritif qu'on prolongerait un peu jusqu'à l'heure du repas froid à déguster sur la terrasse.

Le ciel était lumineux comme il sait l'être par temps de mistral. Après le repas, vers 13h30, la lumière s'affaiblit au point qu'une sorte de crépuscule s'installait. Pourtant, devant nous au-dessus de la mer, le ciel restait clair. Du bas de la villa, on a pu voir la raison de ce phénomène. Une fumée dense cachait le soleil. Clic-clac, une photo :



Vite, nous branchons la radio : elle nous apprend qu'à midi le feu a pris à Fréjus, à 25 km, environ à vol d'oiseau, probablement à partir d'un barbecue qui s'est renversé. L'Estérel est en flammes qui se dirigent vers l'est à une vitesse fulgurante. Vers l'est, cela veut dire vers chez nous.

Il faut prendre des mesures d'urgence. Je demande à Renée de faire remplir par tous un sac ou une valise avec quelques vêtements de rechange et de quoi passer la nuit ailleurs et quelques biscuits de survie. Elle s'en étonne encore.

Moi, je jette les deux bonbonnes de gaz propane dans la piscine, et installe dans le sous-sol ce que j'estime mon bien le plus irremplaçable : les albums de photos, les rouleaux de film. À vrai dire, je n'ai guère de crainte pour la villa elle-même protégée par ses larges terrasses et la piscine. Mais si le jardin est détruit par le feu : quel désastre !

Maïté a souhaité partir vers le port avec les enfants. Je pensais qu'il n'y avait pas encore péril en la demeure, mais c'était une sage précaution. Renée a accompagné le petit groupe et Claude est resté avec moi. Nous nous sommes mis à arroser copieusement les volets, le toit et ce que nous pouvions atteindre du jardin avec deux tuyaux d'arrosage. Des canadiens avaient commencé leur ronde, puisant dans la mer l'eau qu'ils allaient déverser **devant** l'incendie pour mouiller le sol au maximum en espérant apaiser le feu. Vers 16 heures, Claude a désiré retrouver sa famille. Je serais encore bien resté jusqu'à ce que les pompiers ordonnent l'évacuation. Il est vrai que déjà l'air enfumé commençait à être irrespirable.

Les pompiers arrivaient en force de partout. Ils sont incapables d'arrêter un tel incendie de forêt, même avec les canadiens. Leur mission consiste plutôt à protéger les habitations. Ils se masseront finalement à 600 environ, sur un front devant Le Trayas pour arroser préventivement le coupe-feu d'une cinquantaine de mètres, couvert de broussailles ultra-sèches.

Au port, c'était la ronde d'hélicoptères qui amenaient des pompiers blessés. La colline du Trayas disparaissait dans la fumée.

Vers 19 heures, Renée décida qu'il fallait aller souper au restaurant faisant face à la plage, le fameux mais cher *Père Pascal*. Rater un repas, a toujours été dramatique pour elle. Je ne trouvais pas que c'était une bonne idée, vu les circonstances ; il valait mieux attendre un peu la suite des événements. Puisque nous avons emporté des biscuits nous ne risquons pas de mourir de faim. Mais personne n'a protesté.

Et c'est du restaurant que nous avons vu les flammes franchir la dernière crête avant le Trayas.



On allait commander le dessert. Mais Pascal, au lieu de prendre la commande, est venu nous inviter à déguerpir. Après avoir payé la note, bien sûr !

Il était environ 21 heures. Que faire ? J'ai décidé un peu dans la hâte que nous irions à Mandelieu en deux voitures. Étienne, l'aîné, a préféré venir dans la nôtre et nous avons atterri sur le grand parking du supermarché. Nous avons mis 13 km entre l'incendie et nous. La radio de la voiture de Claude branchée sur France-Inter relatait fiévreusement l'avancée du feu. Vers 23 heures, nous avons décidé d'aller demander l'hospitalité dans un camping proche, uniquement pour y garer les voitures et disposer des commodités du lieu. Ne pensez pas qu'étant donné les circonstances, les gérants ont reçu gratuitement les réfugiés ! Après quelques palabres et l'acquiescement du tarif normal pour deux emplacements, ils nous ont acceptés.

Vers minuit, la radio annonça que le mistral avait faibli et que les pompiers avaient arrêté le feu à la limite du Trayas. Les enfants s'étaient endormis dans la voiture de leurs parents, et nous avons vainement tenté d'en faire autant dans la nôtre avec Étienne. Vers 2 heures du matin, n'y tenant plus, j'ai décidé de rentrer. Dès le premier carrefour, notre progression a été arrêtée par les pompiers.

- On ne passe plus sur la route du bord de mer !

J'ai parlementé. Montrant ma carte d'identité, j'ai dit que nous devions rejoindre notre domicile.

- Bon, passez à vos risques et périls, dirent les combattants du feu, mais vous serez arrêtés plus loin.

En effet, à Théoule, même interdiction, même plaidoyer et même autorisation sans garantie.

Tout se passa bien jusqu'au port de la Figueirette. Des pompiers au repos y prenaient le frais assis sur un muret. Nouvelle interdiction, et nouvelle réponse.

- Passez, mais vous serez arrêtés à l'entrée du Trayas.

Je connaissais un moyen d'arriver chez nous sans passer par « l'entrée du Trayas ». J'ai emprunté, un peu avant, le tunnel sous le chemin de fer dont l'entrée est invisible de la route. Aucune patrouille ne s'y trouvait et nous avons rejoint facilement la villa sans rencontrer âme qui vive. Le village était abandonné. Le feu avait été arrêté à 70 m. de chez nous, mais une épaisse couche de cendres recouvrait le sol, les terrasses et la piscine.

Rassuré, je me suis endormi facilement et réveillé vers 10 heures : les jeunes étaient rentrés vers 8 heures et avaient balayé toute la cendre de la terrasse et des escaliers ! Dans la journée, nous avons appris que les réfugiés restés au port avaient été nourris et logés gratuitement par l'Hôtel St Roch, un « trois étoiles » !

Agrandissements

L'appartement du premier niveau ne pouvait accueillir que quatre personnes. Aussi, au bout de plusieurs années, toujours avec l'aide de mon manœuvre attitré, nous avons « construit » une salle de séjour sur un tiers de la terrasse couverte.

Pour cela, il fallait doubler les murs de pierres pas très étanches par une cloison de placoplâtre bien isolée du mur, par vissage sur montants métalliques ad hoc vissés eux-mêmes dans la pierre. Entre l'espace laissé entre mur et cloison, j'ai fixé les tubes où passer des câbles divers : électricité, téléphone et télévision. J'ai aussi laissé des prises d'air au niveau du sol et en haut pour ménager une ventilation et vaincre toute humidité éventuelle. Un artisan a fermé la baie en plein cintre par une fenêtre coulissante

La photo montrera plus clairement le procédé que j'ai déchiffré dans le mode d'emploi. On y voit les montants métalliques installés ; à gauche on entr'aperçoit une boîte de dérivation ; à droite l'échelle appuyée contre une plaque déjà vissée.



Pour isoler le plafond thermiquement de la terrasse surchauffée en été, j'ai placé sur les lattes constituant un faux plafond, des plaques de polystyrène de 5 cm d'épaisseur toujours bien séparées du plafond lui-même.

Il valait mieux nettoyer soigneusement les lattes avant de les placer. Ce fut fait avec l'aide du frère de Renée, André et de notre belle-sœur, Lily.



On aperçoit dans le fond l'entrée de la nouvelle pièce et à gauche, celle de la cuisine, une porte-fenêtre coulissante protégée par des persiennes.

Cette installation, commencée en février 1990 s'est achevée fin juin. L'année suivante, j'aurais 70 ans. En y repensant, je trouve que cette entreprise confinait à la folie ! J'étais bien décidé à entreprendre mon dernier travail important, d'autant plus que depuis un an, j'avais fait la découverte de l'ordinateur et la rédaction de mon autobiographie occupait beaucoup de mon temps.

Pourtant j'allais encore construire un barbecue en maçonnerie !

Barbecue

Le climat était idéal pour griller au barbecue toutes sortes de bonnes choses : sardines, loups (bars), saucisses et surtout des entrecôtes à l'os bien épaisses. Nous avons utilisé plusieurs appareils portatifs, avant de songer à construire un barbecue en maçonnerie. La cuisson sur les portatifs était pleine d'aléas. L'heure de se mettre à table dépendait de ses caprices. S'il n'y avait pas de vent, elle traînait, malgré l'utilisation d'un soufflet. Si le vent était trop fort, mieux valait s'abstenir, car on l'a vu, ce sont les braises d'un barbecue qui avaient mis le feu à l'Estérel. En outre, il arrivait que le vent s'élève tout à coup.

D'autre part, des arrêtés préfectoraux interdisent ce genre de cuisson entre juin et octobre. Seuls étaient autorisés les barbecues faisant partie du corps du logis et munis de leur cheminée. Voilà pourquoi, je me suis mis à en construire un répondant à ces règles.

Je n'allais pas me contenter d'un appareil fourni en kit... Je le construirais entièrement à ma façon. La tâche était facilitée par l'utilisation de briques en un matériau léger. Il en existait de toutes tailles. Pour le gros œuvre, j'ai pris des blocs de 50 x 20 x 10, la taille d'un parpaing en béton beaucoup trop lourd. Ce matériau est très isolant, mais beaucoup plus cher, il sera néanmoins parfois utilisé aussi pour la construction de villas. On pouvait scier ces grosses briques selon les besoins avec une scie égoïne bien affûtée. On les assemblait avec une colle spéciale étalée en mince couche uniforme avec une lame crantée.

Je me suis donc mis au travail. La grille de cuisson serait à 90 cm du sol. L'espace laissé dessous, permettrait de stoker le charbon de bois et d'installer une tablette où ranger les outils de cuisson. J'ai prévu d'amener le courant pour faire tourner une broche.

Pour créer une bonne aspiration, il fallait construire une hotte. J'ai fabriqué un gabarit en contreplaqué ou poser les briques réfractaires jointes au ciment aussi réfractaire. Il serait démonté facilement, après cette pose, par en dessous.



On peut voir que j'avais aussi coulé une poutre en béton armé posée sur une plaque de même composition que les blocs.

La photo suivante montre une étape plus avancée des travaux



La construction de la cheminée à partir du sommet de la hotte dépassait mes possibilités. J'ai fait appel à un maçon pour la mener jusqu'au toit, puis pour couvrir l'ensemble d'un crépis taloché à l'ancienne. Voici l'ouvrage terminé. J'avais aussi accolé au foyer une table en maçonnerie, bien pratique.



Le barbecue a admirablement bien marché. Dans toutes les circonstances ; même sans le moindre souffle de vent, l'aspiration de la cheminée était suffisante et l'on pouvait désormais fixer l'heure de se mettre à table avec précision. Je pouvais aussi brûler en plein été mes papiers et surtout des aiguilles de pin qui choisissent cette saison pour tomber quotidiennement à profusion.

La cuisine au feu de bois était mon domaine réservé. Les poulets bourrés d'estragon du jardin et les gigots d'agneaux piqués d'ail et cuits à la broche gagnaient une saveur inégalable.

J'avais néanmoins un marmiton qui me dictait à l'occasion une recette adaptée.

Le Conseil Syndical

L'ensemble du domaine de « La Girelle » que nous habitons était un lotissement privé géré par un Conseil Syndical de propriétaires. Il était composé de cinq membres qui élisaient un président appelé « directeur ». En réalité, ce directeur jouait le rôle de syndic bénévole. Il devait notamment veiller à l'entretien de 2,5 km de voies, et au débroussaillage annuel des espaces verts. Il convoquait chaque année en assemblée générale les quelque 90 propriétaires que comptait le domaine. Il était aidé par une secrétaire installée à la mairie de Saint-Raphaël. Elle s'occupait de plusieurs lotissements de ce type qui s'étaient réunis en association. Chacun des lotissements acquittait une partie du salaire de cette secrétaire très compétente. C'est elle qui préparait les budgets, envoyait les convocations pour les assemblées générales dont elle assurait aussi le secrétariat. Les membres du Conseil Syndical étaient élus pour trois ans puis élisaient le directeur. Ces personnes étaient nécessairement des résidents permanents parmi de nombreux propriétaires de résidences secondaires. Les permanents étaient généralement des retraités pour la plupart âgés. Personne ne se présentait spontanément comme candidat.

Arrivé à 60 ans, j'étais un « jeune » et fus immédiatement sollicité par un propriétaire, Théodore Staub. J'avais déjà noué de bonnes relations avec lui du fait qu'il était aussi un professeur retraité, un vrai savant. Nous partageons les mêmes idées philosophiques. Sous des dehors très sérieux, il ne détestait pas le libertinage. Il avait entrepris une thèse de doctorat de troisième cycle : *Le folklore clandestin français*, publié chez l'Harmattan sous le titre

Enfer érotique de la chanson française. Il est cité notamment dans *Les Fleurs du Mâle*, recueil de chansons paillardes de l'ULB. À 74 ans, il a défendu, à l'Université de Nice une thèse d'État à laquelle il avait travaillé cinq ans, *Le monde sonore de San Antonio*. J'ai assisté à sa défense de thèse en 1983. Dès la retraite, il songeait à ce genre de travail important. Il estimait avec raison qu'il fallait donner du blé à moudre à cette phase de la vie, garder une activité, encore créer et faire des projets. Voltaire avait raison d'écrire : *Je plains l'homme accablé du poids de son loisir*. C'était et cela reste à 87 ans, mon opinion.

Au conseil syndical, il remplissait le rôle de directeur. Il m'a demandé de me présenter à l'élection. J'ai estimé de mon devoir d'accepter. Me voici élu dès la première assemblée générale, puis par le Conseil comme directeur adjoint. Mais Théo avait une idée derrière la tête. Au bout de trois mois, il démissionne, et me voilà obligé de le remplacer. J'ai été réélu pendant neuf ans !

Ce n'était pas une sinécure. Outre qu'il fallait commander chaque année le débroussaillage à un spécialiste, faire pulvériser par une puissante machine les pins maritimes des espaces verts pour tenter de les sauver d'une cochenille qui finirait par les tuer tous. Je devais faire abattre les arbres morts, veiller à reboucher les trous des voies. Tout cela en faisant voter un budget acceptable par l'assemblée générale.

Finalement, après avoir demandé plusieurs devis, le Conseil, sur ma suggestion, a choisi un entrepreneur qui a refait entièrement le revêtement des 2,5 km de route. Travaux que j'ai évidemment dû surveiller chaque jour.

Nous avons bien sûr l'aval de l'assemblée générale, d'autant plus que j'avais prévu un emprunt qui me permettrait de ne pas demander d'un coup une importante augmentation de la cotisation aux propriétaires. Ces cotisations, heureusement, étaient récoltées par le percepteur, trésorier d'office de ces Associations Syndicales *Autorisées*. C'était le centre des impôts qui réglait les annuités et acquittait les factures des entreprises que je signalais pour accord, ce qui engageait ma responsabilité. Mais le Conseil ne maniait pas un centime et c'était une fameuse épine hors du pied.

Les assemblées générales n'étaient pas du gâteau. Il fallait insister pour que le gens y viennent, munis de suffisamment de « pouvoirs » pour atteindre le quota, sous peine de devoir en convoquer une deuxième. Pour cette raison, les assemblées avaient lieu début août qui faisait le plein de vacanciers, bien que peu consentissent à sacrifier une demi-journée de plage. Une quarantaine de propriétaires acceptait généralement de participer. Le « directeur » présidait. Cela a aussi fait partie des difficultés de ma tâche.

Les sessions, c'était du folklore. Les Français ont la tête près du bonnet. L'exemple du désordre est donné par les débats au parlement où les députés en viennent parfois aux mains. On n'en est jamais arrivé là au Trayas, mais de justesse. Quelqu'un a obtenu la parole ? Pour peu que sa voix ne porte pas, on ne l'entend plus à partir du troisième rang parce que des dames papotent. Le président doit jouer au croquemitaine. De toutes manières, si l'orateur a la voix forte, au bout de la première phrase, quelqu'un le coupe. Il hausse le ton pour répondre à son interrupteur qui fait de même. Le président tape sur la table. On ne s'entend plus...

Il y a aussi les mécontents perpétuels, deux ou trois, toujours les mêmes chaque année. Ils ont pris soin de venir tôt pour s'installer au premier rang et interpellier le président sur des sujets qui n'ont rien à voir avec sa mission ni avec l'ordre du jour : les poubelles qui ne sont pas ramassées assez souvent, un voisin qui fait trop de bruit, un autre dont le chien aboie continuellement, un troisième qui attire les chats vagabonds en les nourrissant, un autre encore qui gare sa voiture en dépit du bon sens.

Comme tout le monde a droit à la parole, le président la donne jusqu'à ce qu'un autre assistant crie : c'est assez, à mon, tour ! Heureusement, au moment du vote, la majorité silencieuse suit les suggestions du Conseil qui a suivi celles du directeur. Comme cela se passait en plein été dans une salle non climatisée, je sortais de la réunion en nage, souvent furieux et toujours épuisé. Un plongeon dans la piscine me remettait vite d'aplomb.

Une rencontre qui a ensoleillé encore plus notre vie.

En 1984, la villa « Bel Horizon », située un peu plus bas dans le Boulevard Branché a été vendue par ses propriétaires, des Britanniques. Je voyais de temps en temps le nouvel occupant, M. David K.. Il était d'un abord sympathique, toujours prêt à engager la conversation. Sa compagne, je l'apercevais de loin occupée à jardiner. Mais elle ne se mêlait pas à la conversation, par timidité, j'imagine. Les élections du Conseil Syndical approchant, j'ai demandé à M. K. s'il ne voulait pas être candidat. Il accepta de bon cœur et fut élu sans difficulté. Ainsi nos rencontres se multiplièrent et nous avons fait plus ample connaissance avec le couple. La jolie jeune femme, Piluca, s'est rapidement familiarisée avec nous. Elle avait un fort accent espagnol tout en s'exprimant avec volubilité en français. David, nous raconta qu'il était Juif, né en Pologne, arrivé à Paris à l'âge de sept ans. Par conséquent, il avait été à l'école dans la capitale et son accent très français me ravissait. Le couple déambulait amoureusement dans le Trayas accompagné d'un petit teckel.

Au bout de plusieurs mois, nous n'étions pas encore vraiment intimes, mais nous nous recevions parfois pour un thé. À cette occasion, un jour, David nous dit qu'il avait l'intention de « régulariser » leur situation, qu'ils allaient se marier et souhaitaient nous avoir pour témoins. Notre étonnement fut double. D'abord, nous ignorions qu'ils n'étaient pas mariés et ensuite, nous étions flattés qu'ils nous demandent d'être leurs témoins. C'était la preuve que nous leur étions aussi sympathiques qu'ils l'étaient pour nous.

Le mariage eut lieu très simplement à la Mairie de Saint-Raphaël, un matin de printemps en la seule présence des témoins, de l'adjoint officiant et de sa compagne. À six, nous avons ensuite été faire un repas succulent chez le « Père Pascal ».

Dès lors, nous nous sommes vus de plus en plus souvent et une grande amitié s'est établie entre nous comme nous n'en avons connu qu'une en Belgique. Nous avions sur beaucoup de sujets des opinions concordantes. Piluca était d'une famille de la bourgeoisie aragonaise, catholique de droite. Son vrai prénom était Maria-Pilar, nom de baptême commun à de nombreuses filles de Saragosse, d'où la nécessité de donner des diminutifs pour les différencier. Elle avait subi un pensionnat religieux. Dégoûtée par les idées de son milieu, elle avait complètement viré de bord. Les parents de David, Juifs ashkénazes venus d'un ghetto polonais, étaient aussi opposés qu'on peut l'être. Un père religieux et une mère membre d'une cellule communiste, mariés sans se connaître, selon la tradition.

David et Piluca avaient été mariés chacun de leur côté. Piluca, contre le gré de sa famille, avait épousé en Espagne un Juif français assez instable. Le couple était venu s'installer à Paris. C'est dans le milieu juif parisien que Piluca avait rencontré David. Ils étaient tombés follement amoureux. Leur aventure avait été fort romantique. Un beau jour, ils se sont envolés sur la Côte d'Azur sans avertir qui que ce soit et se sont installés provisoirement près du Trayas dans un domaine luxueux, « La Galère » qui descend vers la mer. C'est de là qu'ils ont découvert *La Girelle*. Les familles ont finalement pu les localiser et rétablir des relations à peu près normales.

Nous en avons passé des journées ensemble ! Nous en avons découvert des restaurants sur la côte et en parcourant les routes de ce qu'on appelle « l'arrière-pays ». Un arrière-pays dont le calme contraste avec l'affluence du littoral. Nous étions tous férus de lecture, achetions fréquemment des livres et les échangeions, vu nos goûts approchants. Ils étaient des sujets de conversation sans fin, voire de discussions animées. Voici nos amis chez nous lors du réveillon de la Saint-Sylvestre 1993. Pour cette occasion, nous avons choisi la tenue de soirée.



Les lectures en français avaient considérablement enrichi le vocabulaire de Piluca mais non atténué son accent espagnol où les « b » et les « v » se prononcent de la même façon. Le phonème « z » n'existe pas en castillan et « poison » se prononce « poisson », par exemple, d'où parfois d'amusantes confusions plus pour Renée que pour moi. De mon étude de l'espagnol, j'avais au moins retenu cela et je rétablissais immédiatement le sens.

Nous avons peu à peu appris quelle vie aventureuse avait menée David. Ses parents arrivés à Paris en 1930, s'étaient installés comme tailleurs. En dix ans, ils avaient gagné suffisamment d'argent pour pouvoir quitter la capitale pendant l'occupation allemande, et se réfugier dans la clandestinité. En 1943, David avait vingt ans ; il est passé en Espagne et a été interné au fameux camp de Miranda. La même année, Piluca venait au monde ! Il est ensuite arrivé au Portugal, je ne sais trop dans quelles circonstances. Là, il s'est adressé à l'ambassade des États-Unis et a pu rejoindre l'Amérique parce qu'il y avait un oncle déjà installé. Apprentissage rapide de l'anglais, engagement à l'armée américaine, camps d'entraînement et envoi sur le front d'Extrême-Orient où il en a vu de toutes les couleurs. Sa qualité de GI lui a permis d'être naturalisé américain. Le couple était donc composé d'une Espagnole devenue française par un premier mariage et d'un Polonais éduqué en France, devenu et resté citoyen américain, tous deux nourris de culture française. David avait vécu quelque temps en Floride. C'est néanmoins en France qu'il avait créé des entreprises variées, avait fréquenté des hôtels de renom. Il en citait en passant, sans gloriole ni nostalgie.

Grâce à lui, j'ai pu pénétrer et essayer de comprendre la nature juive, un enrichissement intellectuel inattendu. Toute religion abandonnée, il persiste une culture, des traditions tenaces. Dans notre environnement marqué par le christianisme, on continue par exemple à manger du poisson le vendredi alors que l'Église n'interdit plus la viande depuis Vatican II. Les sanctuaires se vident mais des familles déchristianisées s'y retrouvent pour les baptêmes, moyen de fêter solennellement la naissance d'un héritier. De même les enterrements religieux de non-pratiquants, (Mitterrand), voire de francs-maçons (Jean-Alexis Moncorgé, dit Jean Gabin) marquent davantage ce triste événement qu'une simple inhumation. Peu à peu, d'ailleurs des cérémonies laïques plus imposantes sont organisées dans les crématoriums, en des salles prévues pour cela.

Le sort réservé aux Juifs pendant deux mille ans les a obligés à ne compter que sur la solidarité de leurs coreligionnaires, à ne pas quitter leur communauté et à se marier entre eux, à vivre dans un même quartier librement choisi (Juifs séfarades du pourtour méditerranéen) ou imposé par leurs persécuteurs chrétiens (ashkénazes de l'Europe centrale ou orientale). Les séfarades parlaient généralement la langue du pays qu'ils habitaient et les ashkénazes, le yiddish, mélange d'allemand et d'hébreu, écrit de droite à gauche comme ce dernier. Ceux qui, notamment en Allemagne, s'étaient parfaitement intégrés, ont été tragiquement rappelés à la réalité par Hitler.

David, bonne fourchette, mange du porc, ignore l'hébreu, installait un sapin à Noël mais rappelait à l'occasion que c'était le jour du Yom Kippour (Grand Pardon). Le petit-fils que je connaissais avait encore été circoncis (correspondant à notre baptême) et avait fait la Bar-mitsva, similaire à notre Première Communion. Ce sont des rites de passage à la puberté, c'est-à-dire à la capacité de se reproduire, communs à de nombreuses cultures.

Je crois aussi qu'il y a une certaine fierté à appartenir à un groupe humain qui a donné tant de savants (Einstein), de médecins géniaux, de Prix Nobel, d'artistes dans tous les domaines : compositeurs (Mendelssohn), interprètes prestigieux (Isaac Stern, Rubinstein), écrivains, philosophes (Spinoza), pour ne citer que quelques noms parmi des centaines. David connaissait quasi toute sa communauté de France et n'aimait pas ceux qui reniaient leur origine juive comme l'académicien Maurice Druon ou évitaient de la mettre en avant, comme le philosophe Raymond Aron.

Notre quatuor international a passé ensemble d'inoubliables moments, des après-midi relaxantes au bord de notre piscine, des balades dans le Var, dans les Alpes Maritimes et jusque dans les villes italiennes proches, comme San-Remo, des concerts classiques le dimanche à Cannes, etc. En vingt ans, il n'y eut pas un seul nuage dans notre entente.

Ils ne s'éloignaient jamais longtemps de leur jolie villa. Par contre, nous avons fait fréquemment des voyages à deux et des séjours loin du Trayas surtout en France : toutes les Alpes (séjour aux thermes d'Aix-les-Bains), l'Auvergne, les Pyrénées (séjour aux thermes d'Eugénie-les-Bains), le Pays basque, le Périgord, le Bordelais. Le canyon du Verdon, les gorges du Tarn et de l'Ardèche. En Italie, nous avons visité ou séjourné à Florence, Pise, Venise, Sienna, Bologne, l'Étrurie, Rome. Mes albums regorgent de photos de paysages et de monuments les plus remarquables. C'est un bonheur de les feuilleter.

Adieu Le Trayas

L'âge venant, l'entretien du jardin était plus lourd. Tous les végétaux prenaient de plus en plus d'extension, il fallait sans cesse les tailler. D'autre part, nous commençons à ressentir les inconvénients de l'isolement du Trayas. Un événement malheureux nous a convaincus qu'il pouvait devenir dangereux.

Un jour que nous étions en train de tailler des bruyères, Renée est tombée et n'a pu ni se relever ni faire un pas. C'était arrivé à proximité du funiculaire. Grâce à cela, j'ai pu la ramener tant bien que mal à l'intérieur et l'installer dans un fauteuil. Il était midi. J'ai préparé un rapide repas. À 14 heures, j'ai appelé notre médecin habituel. Il était en consultation et nous a répondu qu'il viendrait vers 18 heures ! Il s'est amené à 19, a décelé une fracture du tibia ou du péroné et a appelé lui-même une ambulance sans préciser comment atteindre le Boulevard Branché. Or Le Trayas est relativement étendu. Vers 20 heures, le téléphone sonne. C'était l'ambulancier. Il s'était perdu et appelait de la route du bord de mer. Enfin arrivé, il nous apprendrait que le Boulevard Branché ne se trouvait pas sur son plan ; il y avait gardé sa dénomination antérieure vieille de 15 ans au moins, Boulevard de la Télévision ! Finalement, nous sommes arrivés aux urgences d'une clinique de Cannes à 21 heures. La radiographie a révélé une fracture du plateau tibial et un plâtre provisoire a été installé. C'était la veille de l'Ascension, en plein Festival de Cannes et à trois jours du Grand Prix de Monaco ; ces deux événements attirent des milliers de touristes sur toute la Côte... La clinique était comble et le médecin de garde nous a envoyés à Mougins. Renée est arrivée à la clinique « Espérance », à 23 heures ! Elle a été installée dans une chambre à deux lits, réveillant la patiente qui occupait l'un d'eux. L'opération a été faite le vendredi, vers midi, soit exactement quarante-huit heures après la chute. A suivi un mois de rééducation pendant lequel, je me suis initié à la cuisine...

Nous avons peu à peu envisagé de quitter la villa. Nous trouvions peu réaliste la volonté exprimée par nombre de « vieux » : « *Je veux mourir dans ma maison* ». Nous voulions vivre dans le meilleur confort possible et à proximité de tous les services.

En 1996, nous avons décidé sereinement de vendre la villa. En attendant, nous avons visité plusieurs appartements à Mandelieu-La Napoule. Nous avons trouvé un acheteur pour Al Koupett, le notaire d'un grand cabinet parisien à qui nous nous étions adressés. Il a acquis la villa pour lui, moyennant une rente viagère intéressante. La transaction s'est faite début décembre 1996, un vendredi. Avec le « bouquet » et nos économies, nous avons pu acheter un appartement dès le mardi suivant ! Il était assez grand pour y installer tous nos meubles. Le 7 janvier 1997, nous déménageons. Adieu Le Trayas !

L'appartement, au neuvième et avant-dernier étage était climatisé, les volets roulants et les stores étaient manœuvrés électriquement ; la cuisine extrêmement bien conçue ; la salle de bains vraiment luxueuse et dotée d'une robinetterie de grande qualité. Renée a longtemps craint, vu le prix raisonnable demandé, qu'il y ait un défaut caché. Pure imagination !

Mandelieu-La Napoule est une ville charmante de 18.000 habitants environ. À un quart d'heure de la Croisette par la route du bord de mer, elle offre sur la ville des Festivals de nombreux avantages. Elle est moins peuplée, très aérée, car bornée au sud par la mer, à l'ouest et au nord par la forêt de l'Estérel, à l'est par les quartiers les moins bâtis de Cannes. L'autoroute est à cinq minutes de notre appartement. Un hypermarché, tous les commerces, médecins généralistes et de nombreux spécialistes sont à un quart d'heure à pied. C'est une des rares villes où le stationnement n'est pas payant. En outre, notre appartement se trouvait dans le plus beau domaine de la ville, *Cannes Marina*. Nous ne voyions plus la mer de chez nous mais la vue était belle.



Nous jouissions, du jardin et de la piscine sans avoir à nous préoccuper de leur entretien. Il fallait utiliser la clé de l'immeuble pour accéder à la piscine. Entre mai et octobre, j'y faisais quotidiennement 1000 mètres de crawl. De juin à septembre, elle était abondamment fréquentée, aussi y allais-je à 9 heures du matin, juste après le petit déjeuner. Je n'y rencontrais que deux ou trois habitués, la foule ne commençant à s'amener que vers 10 heures. Nous passions une partie de l'été à quinze cents mètres d'altitude à Auron qu'on atteignait en moins de deux heures de voiture. Car telle est cette merveilleuse région entre la mer tiède et la fraîcheur, le calme et la splendeur des paysages de la montagne.

Débarassé du jardinage et du bricolage, je me suis consacré davantage à mon autobiographie. Vers la fin du siècle, j'ai appris lors d'une émission de Canal Plus, qu'il existait une association recueillant les autobiographies et les journaux intimes non publiés, de tout un chacun. Le président-fondateur de cette Association pour l'Autobiographie et le Patrimoine Autobiographique (APA), Philippe Lejeune un professeur d'Université, participait à l'émission. Aussi ai-je envoyé mon travail terminé au siège de l'association, à Ambérieux-en-Pugey, dans l'Ain et j'en suis devenu membre. L'association organisait chaque année un week-end de travail tantôt en son siège, tantôt à Paris et tantôt à Aix-en-Provence. Vu la proximité de cette belle ville, j'ai assisté à deux week-ends dans un cadre champêtre. Chacun y portait un badge avec nom et ville du domicile ce qui facilitait les contacts. J'y ai rencontré une dame dont le badge portait Bruxelles. C'était une Italienne professeur à l'Université de Louvain, Beatrice Barbalato. Ce genre d'association existait presque partout en Europe, sauf en Belgique. Or les deux volumes déposés à l'époque en France racontaient la vie d'un Belge en Belgique et j'estimais qu'il intéresserait davantage mes compatriotes. Je m'en suis ouvert à Beatrice avec qui j'avais sympathisé ; je lui ai demandé d'essayer de

rassembler quelques personnes susceptibles d'être intéressées, dont Michèle Piron présidente d'Âge et Transmission. En 2002, l'APA belge, « Archives du Patrimoine Autobiographique » était créée. J'ai aussitôt envoyé le premier volume de mes souvenirs qui a été enregistré sous le N° 1 ! J'ai fait un aller-retour à Bruxelles en septembre pour assister à l'inauguration de ce qui comblait mes vœux. Et qui ai-je trouvé dans le comité fondateur ? ... Beatrice et Michèle !

Du paradis à l'enfer

Beaucoup des textes autobiographiques dont j'avais pu lire le résumé avaient trait presque toujours à des événements tristes ou tragiques. Quand j'ai commencé de mettre mes souvenirs par écrit, je voulais raconter une vie pleine de bonheur sur tous les plans. Mais comme dans les romans ou les films qui commencent trop bien, la fin est souvent tragique. Hélas la nôtre l'est.

À partir de 2000, Renée a commencé à tomber de plus en plus. Le médecin de famille a prescrit toutes sortes d'examens. Aucun ne découvrit ce qui provoquaient les chutes. Les deux premières vraiment graves se sont passées à mes côtés en revenant d'une bonne marche dans *Cannes Marina*. Je n'ai pas pu faire un geste pour retenir ma femme : pas un mouvement de réflexe de sa part, mais pas de blessure la première fois. Il semblerait qu'elle ait buté sur une petite bosse du sol. La deuxième elle a accroché une dalle mal scellée et est tombée d'une masse à plat ventre dans l'allée qui menait à notre immeuble. Le visage a cogné violemment le sol, et s'est ouvert à la joue droite à hauteur des pommettes, le nez fracturé. Le sang coulait partout. Un voisin de palier nous suivait et m'a aidé à rentrer la blessée jusqu'à l'appartement.

Après avoir étanché le sang, je l'ai emmenée en voiture aux urgences de la clinique *L'Espérance*, à Mougins. Elle a été soignée sur-le-champ et les plaies du visage recousues par un médecin. Il lui a ensuite emmaillotté la tête comme une momie et nous a renvoyés chez nous. Deux jours plus tard, de retour à la clinique, les bandelettes ont été retirées et remplacées par un pansement moins volumineux.

La cicatrisation s'est faite rapidement et n'a laissé aucune trace. Le médecin intervenant était réputé pour son habileté... Voici une photo de notre couple prise deux mois plus tard :



Témoin des chutes, je crois avoir fait le bon diagnostic. Elle ne levait pas suffisamment les pieds et n'avait aucun geste réflexe pour se retenir au point qu'au cours de 25 chutes répertoriées, elle ne s'est fracturé le poignet que plus tard. En outre, il était évident que s'installait un manque d'équilibre. Il s'est avéré qu'il ne provenait pas du mauvais fonctionnement de l'oreille interne. J'ai rapidement soupçonné que cela venait du cerveau.

En 2003, à 22 heures le soir du 21 juin au début de la fameuse canicule, Renée est tombée à côté de son fauteuil en tentant de s'en relever et s'est fracturé le bassin ; notre médecin s'est déplacé et m'a aidé à la mettre au lit. Le lendemain, elle en a été extraite par des ambulanciers et emmenée à la clinique ; la radiographie a décelé une fracture légère du bassin, mais la clinique l'a renvoyée à la maison. Elle est restée allongée au lit pendant une bonne partie du mois de juillet. C'est alors que, entraîné lors de l'accident précédent, j'ai commencé deux nouveaux métiers : infirmier et femme de ménage-cuisinière.

Toutefois, nous avons pu faire un séjour dans le Luberon, au début septembre, le bassin étant ressoudé et la canicule apaisée par le mistral. Nous avons rendez-vous avec Maïté et Claude à Gordes. Cette dernière semaine de vraies vacances c'est admirablement bien déroulée. Aidée d'une canne, Renée pouvait marcher dans les venelles des nombreux villages de la Provence profonde.

En octobre 2005, elle a culbuté en accrochant un tapis et s'est fracturé le poignet droit. Retour aux urgences, plâtre jusqu'au-dessus du coude. La rééducation a été interrompue en janvier 2006 par une nouvelle chute avec fracture du col du fémur. Après séjour à la clinique, et pénible rééducation, elle n'a plus marché qu'avec une tribune. Le bras droit de cette droitière ne s'est jamais bien remis. Nous avons alors décidé qu'il fallait abandonner la Côte d'Azur et revenir à Bruxelles pour nous rapprocher des neveux et nous installer dans une maison de repos. Nous nous sommes inscrits sur des listes d'attente. Le 21 septembre 2006, nous avons trouvé un appartement de 55 M² dans la résidence Park Palace, à Uccle et l'avons réservé. J'avais déjà visité cet établissement lors d'une visite éclair à Bruxelles. Il est situé dans un endroit calme et verdoyant d'Uccle.

Alors, a commencé le mois et demi le plus éprouvant de ma vie. À 85 ans, j'ai dû préparer seul le déménagement de l'appartement de 90 m², en remplissant une masse imposante de cartons mais aussi en me défaisant de la plupart de mes livres et de souvenirs qui n'auraient pas de place dans la maison de retraite. Je n'avais pas un moment de repos entre mon lever et mon coucher. Je devais m'occuper des repas et répondre aux demandes de Renée qui ne se déplaçait pratiquement plus. Une aide-ménagère venait une fois par semaine faire un rapide nettoyage. Elle retirait les vêtements que j'avais fait tourner dans le lave-linge et les mettait à sécher sur la terrasse puis les repassait chez elle. Une garde de nuit venait loger à côté de la blessée. Des aide-soignantes du service social de la ville venaient faire la toilette de Renée gratuitement.

Au bout de quatre semaines de labeur, j'ai eu un malaise. Je croyais qu'il s'agissait d'une baisse de tension. Le médecin a décelé, au contraire, une tension de 20 alors que n'avais jamais eu le moindre problème en ce domaine pendant toute ma vie. Depuis lors je prends un médicament ad hoc pour maintenir la tension à un taux raisonnable.

Le déménagement a été réservé pour la fin octobre. Ma nièce Christine est venue m'aider quelques jours à terminer les emballages. Le neveu de Renée, Claude et sa femme Maïté, ont décidé de venir à Mandelieu, entre deux avions, pour nous assister pendant le transfert France-Belgique. Ils se sont occupés de l'achat des billets, de la réservation d'un fauteuil roulant aux aéroports de Nice et de Bruxelles, etc..

Hélas, trois jours avant le départ, une nouvelle terrible nous parvenait. On avait découvert que Claude était atteint d'un cancer de la moelle, il n'était plus question qu'il se déplace.

Néanmoins, Maïté, le dévouement personnifié, a persisté dans son intention et est venue seule nous faciliter considérablement le plus triste de tous nos voyages vers le pays.

Le déménagement était arrivé le 23 octobre, deux jours avant notre installation à la maison de retraite. Tout avait été déballé et rangé par Christine et nous avons passé notre première nuit dans ce qui est devenu notre prison...

Les démarches pour nous-domicilier en Belgique, pour les cartes d'identité, pour la sécurité sociale, celles avec la France pour toutes sortes de raisons n'ont pas contribué à me reposer après deux long mois de travail harassant. J'ai dû attendre un mois pour être raccordé au téléphone et à l'ADSL, ce qui me privait de l'Internet si précieux.

En outre, je retrouvais une patrie en décadence dans tous les domaines. Les rues et les trottoirs délabrés n'avaient plus la propreté jadis légendaire. La Belgique fédérale se décomposait.

En avril 2007, je suis retourné deux semaines à Mandelieu pour vider l'appartement. J'ai encore débarrassé deux colonnes de ma bibliothèque à ramener et rempli quelques cartons que je pouvais placer dans notre nouveau logis. Pour le reste, je devais m'adresser à un antiquaire pour les meubles qui avaient encore de la valeur. Je n'ai trouvé qu'un brocanteur qui acceptait de tout enlever à la fin de mon court séjour et a profité des circonstances pour m'arnaquer de manière inimaginable. Je n'ai jamais avoué à personne la somme ridicule qu'il m'avait demandée et que j'avais bien dû accepter.

J'ai vendu mon appartement. Il fallait placer la somme rondelette que j'en avais obtenue. Pour la première fois de ma vie, j'ai fait, en banque, des placements dits « défensifs » quelques semaines avant le krach de la bourse plus effroyable que celui de Wall Street de 1929 !

Pour la santé de Renée, nous avons consulté un neurologue. Après de nombreux examens sur toutes sortes de machines électroniques, il a déclaré que ma pauvre épouse souffrait d'une maladie dégénérative neuro-musculaire. La première année dans notre nouvel environnement ne s'est pas trop mal passée, parce que Renée pouvait encore se déplacer. Néanmoins, je n'arrivais pas à récupérer physiquement et je vivais continuellement dans l'angoisse. Je n'avais de moments de relâchement qu'aux réunions du comité de lecture de l'APA, à la bibliothèque Montjoie, à Uccle. Les soignants me conseillaient de faire un break de quelques jours sinon je ne tiendrais pas le coup. Un an après notre arrivée, je suis allé passer cinq jours à Knokke. C'était loin d'être la saison idéale, mais j'ai pu me promener tous les jours sur la digue, la plupart du temps encapuchonné dans mon anorak.

La richesse de cette partie de la côte crève les yeux. Certaines rues exposent les productions des meilleurs couturiers. La fameuse rue d'Antibes, à Cannes n'est rien à côté des richesses exposées à Knokke. Le français y est accepté partout sauf dans l'Administration, l'office de tourisme excepté.

Le 2 novembre, quelques jours après mon séjour à la côte, Renée a fait une nouvelle chute, malgré sa tribune ; elle s'est fracturé le fémur dont le col avait été remplacé par une prothèse qui, heureusement, a tenu. À son retour de l'hôpital, elle n'a plus été capable de marcher. Elle est donc confinée au fauteuil de jour et au lit la nuit. Elle s'affaiblit de plus en plus, a le bras droit paralysé et a donc besoin continuellement de mon aide. Je ne quitte plus pendant plus de deux heures la prison qu'est devenu notre « appartement ».

Tous les muscles continuent à s'affaiblir. Tous, c'est-à-dire ceux qui commandent la mâchoire, donc la mastication, la langue donc la déglutition. L'élocution est de plus en plus malaisée et Renée finira par ne plus pouvoir parler. Comme elle ne peut plus écrire, la communication deviendra finalement quasi-impossible. Comme elle a gardé toute son intelligence et sa mémoire, elle vit un martyr quotidien.

Nous nous sommes fait membre de l'Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité (ADMD) et, au cas où nous serions dans l'incapacité d'en encore nous exprimer, nous avons rempli tous les documents dont la « déclaration anticipée d'euthanasie » selon les termes de la loi.

Nous avons encore déménagé pour nous installer dans une autre maison de retraite et de soins, *Fleurs d'aubépine*, d'un meilleur standing et dans un quartier d'Uccle plus cossu.

La vie que nous avons connue si heureuse, surtout dans notre paradis de la Côte d'Azur s'est transformée en enfer pour la femme de ma vie et donc pour moi...

Achévé à Bruxelles, le 10 décembre 2008

Post scriptum

Le 13 octobre 2009, à la veille de ses 89 ans, Renée s'est éteinte sous mes yeux, en toute lucidité, comme elle le souhaitait avec l'aide appropriée de la médecine. Lors de son incinération en présence de toute la famille réunie dans l'affliction, la femme de son neveu Claude, la charmante Maïté lui a rendu l'hommage suivant :

Jean,

Et vous tous ici présents, nous sommes réunis pour honorer la mémoire de notre chère Renée.

Renée est née le 10 novembre 1921, elle rencontre Jean en 1941, elle s'est éteinte à Uccle, en sa présence, dans la sérénité, le 13 octobre 2009.

De sa vie professionnelle, nous n'avons entendu que des éloges. Voici ce qu'écrivait l'un de ses supérieurs en 1967 : « Mme Nicaise apporte à sa charge de secrétaire une efficacité, une distinction, un sens de l'initiative et une conscience exceptionnelle. Avec une égalité d'humeur pour ainsi dire inaltérable, elle est toujours prête à rendre service à ses collègues et à accueillir leurs questions, même dans les moments où elle est accablée de travail ; elle exerce son rôle délicat de secrétaire de direction avec toute la discrétion qui s'impose. »

Renée n'a pas eu d'enfant, mais avait de la tendresse et de l'affection pour tous les enfants de la famille; elles les a tous accueillis durant les vacances scolaires à Châtelet, sous des prétextes divers, par exemple une mise à niveau en latin, avec des leçons données par Jean ; elle a utilisé ses talents de secrétaire pour taper les mémoires de fin d'études de tous ses neveux et nièces, même par alliance ; plus tard, elle a invité tous ses petits-neveux pour des vacances de rêve au Trayas ; elle les a toujours accueillis chaleureusement et veillait à leur bien-être avec amour et patience, ne ménageant pas sa peine pour les amuser, leur confectionner de bons petits plats et surtout de bons desserts, comme le gâteau au chocolat qui accompagne toujours nos fêtes d'anniversaire. Pour eux tous, elle a été une grand-mère de cœur.

Elle formait avec Jean un couple exceptionnel, soudé et toujours amoureux : en 68 ans de vie commune et de bonheur partagé, ils se sont réciproquement soutenus dans les décisions prises, avec le courage de les prendre. Leur attachement, leur complicité de chaque instant, l'échange d'un regard entendu dont nous avons été témoins souvent et encore très récemment, faisaient plaisir à voir. Elle secondait Jean avec ordre et efficacité dans tous ses travaux.

Renée avait le sens de la famille : à chacune de nos visites, elle demandait des nouvelles de tous sans exception, s'inquiétait de leur santé, les études, le travail, tout l'intéressait. Quand elle a perdu son autonomie, elle a souhaité rentrer en Belgique pour être près de la famille. Courageuse, puis résignée, face aux problèmes de santé, elle restait discrète, appelant peu pour ne pas déranger.

Laïque, tolérante, rigoureuse, Renée pouvait se regarder dans le miroir ! Elle nous a transmis son sens des valeurs.

Nous garderons d'elle le souvenir de sa joie de vivre, sa force de travail, son élégance naturelle, sa gentillesse...

Bruxelles, le 25 avril 2010